



**FRANZ
BARTELT**

**UN FLIC BIEN
TROP HONNÊTE**



UN FLIC
BIEN TROP HONNÊTE

FRANZ BARTELT

**UN FLIC
BIEN TROP HONNÊTE**

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

© Éditions du Seuil – mai 2021

ISBN 978-2-02-147937-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Les choses ne se sont pas passées comme l'ont raconté certains journalistes pour se donner un style ou pour faire oublier celui qui leur collait à la plume.

D'abord, ce n'était pas la ligne S, mais la ligne 17. Ensuite, le type n'avait pas vingt-six ans. Il paraissait à peu près la moitié de son âge, ce qui n'en faisait ni un perdreau de l'année ni un faisan antique, mais un homme dans la force de sa maturité. La cinquantaine avantageuse. Enfin, ce jour-là, il ne portait pas un chapeau mou avec cordon, mais un bonnet de plongée surmonté d'une aigrette en matière synthétique.

Précisions qui ne manquent pas d'intérêt, ce type s'appelait Wilfried Gamelle, inspecteur de police.

En revanche, il est exact, comme l'a rapporté le chroniqueur approximatif, que ce type se soit fâché contre un voyageur qui lui avait donné l'impression de le bousculer à chaque fois que quelqu'un montait dans le bus.

Dans un premier temps, il l'avait traité de « grossier », de « paysan sans vache », de « loquedu en peau de porc ».

Puis, comme l'autre n'avait pas l'air de comprendre qu'il gênait, il s'était attiré des qualificatifs qui demeurent encore aujourd'hui, malgré l'extrême libéralisation des mœurs, intraduisibles dans une langue un tant soit peu littéraire.

Excédé, Gamelle avait fini par vouloir en venir aux mains. Se retournant d'un bloc, coudes au corps, il s'était préparé à enfoncer ses poings dans le ventre du fâcheux, quand il avait vu le bout de la canne blanche, mais il était trop tard, il n'avait pas pu retenir le coup. Il sentit son poing s'enfoncer dans l'abdomen de l'aveugle, jusqu'à la rate. C'était d'une mollesse tiède, indurée par endroits parce qu'il supposa être des boutons de veste. Les lunettes noires volèrent dans l'allée et furent piétinées presque aussitôt par un couple d'abrutis pressés de descendre.

« Ah, celui-là, gémissait l'aveugle en se pliant de douleur, je ne l'ai pas vu venir... »

L'inspecteur Gamelle lui saisit le bras et présenta ses excuses penaudes. L'aveugle se dégagea, sans brutalité, mais en criant au chauffeur qu'il descendait à cet arrêt. Quand le bus repartit, l'inspecteur rassemblait dans sa main les débris de lunettes noires. Les dégâts n'étaient pas réparables.

Comme c'était un citoyen d'élite et, ce qui est plus méritoire, un flic honnête, il fit le serment de retrouver l'aveugle et de le dédommager. Puis il pensa au tueur.

Wilfried Gamelle avait arrangé son bureau comme dans un de ces films français qui singent les séries américaines. Les murs étaient tapissés avec les photos des victimes, les articles de journaux, des pages de catalogues de vente par correspondance. Au hasard, pour faire plus authentique et afficher qu'il comprenait quelque chose à la situation, il avait tracé des flèches reliant certaines photos entre elles ou bien des traits, des hachures, des cercles entourant un chiffre ou une lettre. Ici et là, il avait recopié des citations de Montaigne, des vers d'Arthur Rimbaud et une liste de commissions trouvée au fond d'un caddy, à la supérette de la rue de l'Académie.

Pour s'offrir le luxe de croire que tout était fait pour découvrir la vérité, il passait de longs moments à examiner, non sans une satisfaction de décorateur, les documents qui couvraient les murs, du sol au plafond.

Sur les photos, les quarante-deux victimes semblaient dormir paisiblement. Le tueur n'avait pas de préférence. Il tuait des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux,

des Blancs, des Noirs, des Chinois, des Belges. Il les tuait proprement, d'un coup de lame ajusté au bon endroit. En général, il les allongeait dans un caniveau ou sur la première bande blanche d'un passage protégé, bien en vue, avant de prendre la fuite ou, plus exactement, de se dissoudre dans la nuit de la ville.

« Aucun rapport entre les victimes », expliquait l'inspecteur à son adjoint, surnommé « le bourrin », un cul-de-jatte obèse et barbu qui, suite à un héritage, ne se déplaçait plus qu'en chaise à porteurs. Il cultivait une sorte d'autodérision qui l'incitait à évoquer un peu trop souvent ses varices et ses cors au pied.

Une de ses manies, qui énervait Gamelle, consistait à passer des journées entières à tracer des lignes droites sur les feuilles de papier blanc. Quand il était en forme, il pouvait ligner ainsi mille feuilles recto verso dans le temps d'un après-midi.

« Aucun rapport entre les victimes, répéta Wilfried Gamelle.

– Aucun, murmura le bourrin après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

– Aucun point commun, reprit Gamelle. En revanche, tous les crimes ont eu lieu vers minuit.

– Censément l'heure du crime, en déduisit le cul-de-jatte.

– Les femmes n'ont pas été violées, constatait l'inspecteur.

– Les hommes non plus, enchérit le bourrin avec un sourire entortillé.

- Il semblerait que le tueur n'ait aucune motivation d'ordre sexuel. Il ne détrousse pas non plus ses victimes.
- C'est un tueur qui ne sait pas ce qui est bon dans la vie, soupira le bourrin. On se demande pourquoi il se donne du mal à tuer des gens. »

À vrai dire, Wilfried Gamelle aurait préféré avoir affaire à un tueur de prostituées. Pour un flic, le milieu de la prostitution est plus intéressant à fréquenter que le monde des honnêtes gens. Il aurait également bien aimé que le tueur tracasse les parties génitales de ses victimes, qu'il se comporte, même timidement, comme un prédateur, au moins qu'il leur coupe la tête, une main, rien qu'un doigt, afin d'intensifier le côté spectaculaire des homicides dont il était l'auteur. Un tueur qui se contente de tuer se comporte comme un employé des abattoirs municipaux. Ce n'est qu'un vague technicien de surface, il efface une vie comme un laveur de carreaux enlève une tache sur une vitre.

« Ce tueur me déçoit de plus en plus », grogna-t-il en haussant une épaule en direction du store.

Les poignets posés sur la bosse qui lui servait d'estomac, le bourrin se tournait les pouces. D'un millimétrique mouvement de la tête, il approuvait l'inspecteur. Il y avait longtemps qu'il ne comptait plus sur le tueur pour éprouver des sensations qui le sortiraient de son ordinaire de cul-de-jatte.

« Moi, je sais bien ce que je ferais à sa place, murmurait-il quand il se trouvait en veine de confiance.

– Qu'est-ce que tu ferais, toi, bourrin ? demandait Gamelle, qui connaissait la réponse.

– Avant de tuer, je m'amuse un peu avec le corps vivant. Après avoir tué, je m'amuse un peu avec le corps mort. Puis je prélève un petit souvenir, quelque chose qui ne prend pas de place : un clitoris, un anus. À la maison, j'ai un petit nécessaire d'inclusion sous résine. C'est bien, je trouve, sur une étagère, une belle rangée de clitoris, une belle rangée d'anus.

– C'est dégoûtant, grimaçait l'inspecteur qui soignait son image d'homme civilisé.

– Tu me demandes ce que je ferais à sa place, s'offusquait le bourrin, je te le dis en toute sincérité. Tous les goûts sont dans la nature. Moi je suis un raffiné. Je raffine à outrance. C'est plus fort que moi. Qu'est-ce que tu ferais, toi, Gamelle, si tu étais à sa place. Sois franc.

– Oh, moi, tu sais, bourrin, je ferais comme toi. »

Il planta une punaise à tête rouge sur le plan de la ville, à l'endroit où avait été commis le dernier crime, la nuit précédente. Ce nouveau détail n'engageait à rien. Dans cette enquête qui traînait depuis près de quatre années, une punaise à tête rouge ne correspondait pas vraiment à une information, c'était juste une punaise à tête rouge piquée quelque part sur un plan de la ville qui en comptait déjà quarante et une, réparties dans tous les quartiers, équitablement, bien qu'un esprit statistique aurait décelé que le tueur négligeait la banlieue ou bien l'évitait, par crainte de mauvaises rencontres, comme nombre de policiers, pas forcément couards, mais adeptes

du principe de précaution et refusant d'aller au-devant de l'accident du travail.

« Quand il y a moyen de faire autrement... » songeait l'inspecteur qui détestait enquêter ailleurs que dans le centre-ville où les brasseries restent ouvertes jusqu'à une heure tardive.

Cela dit, Wilfried Gamelle ne buvait pas. Il n'avait jamais bu. Raison pour laquelle sa presque femme, Justine, l'avait quitté, en lui laissant sur la table de la cuisine une lettre où elle lui reprochait de se prendre trop au sérieux. C'était une femme qui appréciait l'apéritif et ne dédaignait pas, à l'heure des repas, deux ou trois verres de bon vin pour se mouiller la côtelette ou le ragoût. En plus, elle fumait. À table, au lit, dans la salle de bains. Ce qui ne l'empêchait pas de se gaver de pâtisseries. Elle se faisait fabriquer des éclairs au chocolat monstrueux, gros comme des pains de campagne, qu'elle plaçait au milieu de la nappe, et se tournant vers son presque mari, pour attirer l'attention de ce dernier sur ce que le dessert avait d'exceptionnel :

« T'as vu, la bête... » s'extasiait-elle en secouant la cendre de son cigare dans un pot de fleurs.

Dès la première seconde, dès qu'il avait su qu'il ne la reverrait jamais, Gamelle avait compris que la vie allait désormais le confronter à un chagrin perpétuel. De fait, il

ne s'en était jamais remis. Pendant des semaines, chaque jour, il avait relu la lettre de rupture. Justine y dressait un portrait sévère de l'homme qu'il était. Elle le jugeait trop vertueux, trop sobre, trop honnête. C'était une discussion qu'ils avaient eue de temps à autre.

« Je suis flic, disait-il pour justifier sa tempérance, il me revient de donner l'exemple. Un flic doit se vouloir parfait.

– Pas jusqu'à l'héroïsme, répliquait Justine.

– Je ne suis pas un héros, seulement un homme de devoir.

– Tu pourrais au moins fumer un pétard le samedi soir. Je te demande pas de carboniser un cornet taillé dans une feuille de papier journal, mais un simple mixte de collégien, tabac-luzerne, trois fois l'épaisseur d'une allumette, ce n'est tout de même pas trop demander à un gaillard comme toi. »

Elle l'attaquait à coups de vin, à coups de cigares, à coups d'apéritifs. Elle sifflait des grands crus avec une désinvolture de camionneur. Il ne l'enviait pas. C'étaient des plaisirs qui le tentaient moins que les euphories de la morale. Cependant, il ne lui serait pas venu à l'esprit de la sermonner. Elle avait opté pour un autre mode de vie, il se faisait un devoir de respecter ce choix. D'autant qu'elle se maîtrisait à merveille et que les excès en tout genre auxquels elle se livrait ne la marquaient pas physiquement. Au contraire. C'était même étonnant. Elle donnait l'impression, sinon de rajeunir, du moins que le temps n'avait aucune prise sur elle. Ce qui aurait terrassé

n'importe quel individu normalement constitué semblait lui accorder un surcroît de vigueur.

« Tu es vraiment une force de la nature », lui disait-il, en manière de compliment, le matin alors qu'au sortir du lit, où il s'était couché ivre de tisane, il rejoignait péniblement la table du petit déjeuner où, ayant digéré ses deux bouteilles de bordeaux, ses trois verres de vodka et ses deux bottes de luzerne hollandaise, Justine était installée, douchée, coiffée, déjà vêtue pour partir en ville, après avoir liquidé les tâches ménagères, mis une lessive en route, écouté les informations à la radio, téléphoné à dix personnes, réglé des problèmes de tous ordres. Pour lui, elle demeurait un mystère. Elle voyait tous les films, ceux qui étaient projetés dans les salles, ceux que diffusait la télévision. Elle lisait quatre ou cinq gros livres par semaine. Des livres sans images. Parfois, farcis de mots inextricables, qui transformaient le plaisir de la lecture en corvée.

Il n'avait jamais compris grand-chose à cette femme qui se sentait chez elle dans la vie. Quand elle l'avait quitté, les premiers soirs, il avait essayé de se mettre à l'alcool, pour voir. Il s'était placé en position d'ivrognerie, vautré sur le canapé, la bouteille de cognac en main, la télévision réglée sur un concours de danse acrobatique. Trois heures plus tard, il ne s'était enhardi qu'à lécher le goulot. À force de pleurer sur le flacon, l'étiquette, détremmée de larmes, s'était décollée, puis elle avait glissé sur la moquette. Il se disait qu'il devait être un drôle type, pour décourager même les étiquettes d'alcool fort.

« Tu as eu raison de partir, Justine, mon amour, marmonnait-il. Avec moi, ta vie n'avait rien d'une fête. Sois heureuse et prends soin de toi. »

Son chagrin était aussi sobre que lui. Il pleurait, mais sans pousser ces vagissements extravagants qui font le ridicule des romantiques. Il dodelinait de la tête, sous le coup de l'épuisement sentimental, mais n'éprouvait pas le besoin d'aller se pencher à la fenêtre, pour envisager un suicide auquel la plupart des maris abandonnés renoncent dès que le domicile conjugal est situé à plus de trois mètres au-dessus du niveau de la rue.

De temps en temps, il ne pouvait retenir une impulsion qui le poussait à saisir la photo de Justine et à y déposer un baiser, en visant la bouche. Ce faisant, il ne tremblait pas, il n'était secoué par aucun spasme de dépit. C'était un homme qui faisait face, il ne savait pas exactement à quoi, mais il se disait qu'il serait toujours assez tôt pour le découvrir.

Justine avait été correcte. À part ses petites culottes et les vêtements qu'elle portait ce jour-là, elle n'avait rien récupéré. Elle l'avait écrit, en toutes lettres :

« Je te laisse tout, tu en auras plus besoin que moi. »

C'est vrai qu'elle se mettait en ménage avec un richissime Bourguignon d'ascendance autrichienne, grand propriétaire terrien, chevalier d'industrie, ami personnel du pape. Il avait écrit un volume de souvenirs désopilants pour lequel il s'était autodécerné le prix littéraire le mieux doté du monde. Un temps, il avait été connu aussi pour quelques refrains qu'il venait en toute simplicité fredonner sur les plateaux de télévision. Justine ne l'aimait pas vraiment, mais elle aimait s'amuser avec lui. Lui était fou d'elle. Mais tous les hommes étaient fous de Justine. De plus, il avait un de ces noms à rallonge qui font se pâmer les femmes. Il s'appelait Jeffrey Durandal-Beethove. Un nom comme celui-là transforme n'importe quel quidam en personnalité mondiale.

Deux jours après le départ de Justine, Jeffrey avait personnellement pris la peine d'appeler l'inspecteur Gamelle au téléphone.

« Cher Wilfried, avait dit le milliardaire, je sais quel dommage irréparable vous cause la perte de Justine. Bien qu'aucune loi ni aucun principe moral ne m'y obligent, j'aimerais, dans la mesure de mes moyens, vous apporter le réconfort d'une promotion sociale. Si vous le voulez, je peux vous proposer de prendre la direction générale de mes services de sécurité. Votre salaire actuel s'en trouverait multiplié par deux ou par trois, et compte tenu des liens qui à travers Justine m'unissent à vous, il va sans dire que ce salaire se verrait renforcé par des primes de compensation sentimentale, des gratifications diverses, mais toujours liées à votre qualité d'ex-homme de sa vie. Je tiens beaucoup à ce que les choses se déroulent dans l'harmonie et dans la bonne humeur. Réfléchissez, cher Wilfried. Je ne voudrais pas que vous pensiez que je suis un vulgaire briseur de ménage. J'aime Justine, mais c'est de sa propre initiative qu'elle a décidé de vivre à mes côtés. J'en suis heureux et, en même temps, confus, croyez-moi. »

Gamelle s'était senti flatté qu'un homme aussi important que Jeffrey Durandal-Beethove se préoccupât de le consoler de son chagrin. C'était une démarche aimable, accomplie sans insistance, bien sûr, mais qui témoignait d'une bonne mentalité, d'une certaine ouverture d'esprit, rare chez les hommes qui ont réussi au-delà

des aspirations que le commun des mortels place dans le verbe « réussir ». Finalement, Justine aurait pu plus mal tomber.

« Je vous remercie, Jeffrey, avait-il répondu. De savoir que je peux compter sur vous si je me trouve un jour dans les difficultés, voire confronté à des problèmes de surendettement, me rassure et me remplit de gratitude à votre égard. Mais je crois pouvoir être encore très utile dans mon modeste métier de policier. Ne m'en veuillez pas si je refuse cette formidable proposition. En renonçant à poursuivre le crime dans le cadre du service public, j'aurais l'impression de renier des années de conviction républicaine et de me détourner du destin qui est le mien. »

En dépit de ce qu'il pensait représenter socialement, et qu'aggravait la tristesse d'avoir été abandonné, il n'était pas mécontent de ce petit discours, fier d'allure et ferme sur les principes. Justine y reconnaît son absence totale de fantaisie, son goût pour la vie terne et routinière du fonctionnaire de police, mais aussi sa probité, son sens du devoir.

Catherine Dufour
Au bal des absents

Sophie Chabanel
L'Emprise du chat

Arnaud Salatin
Mogok

Jacky Schwartzmann
Kasso

Ronald Malfi
Blanc d'os

Cloé Mehdi
Cinquante-trois présages

Maïko Kato
La Belle Suicidée d'Aoyama

Thomas Fecchio
L'Heure des chiens